

First Cow Doux Far West

Benjamin Pelletier

Number 324, October 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95057ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pelletier, B. (2020). First Cow : doux Far West. *Séquences : la revue de cinéma*, (324), 20–21.



FIRST COW

DOUX FAR WEST

BENJAMIN PELLETIER

On peut trouver très tôt dans *First Cow* et ses paysages forestiers d'Oregon une scène toute simple, en marge du récit, qui exprime cependant l'essence même de tout le cinéma de Kelly Reichardt. Accompagnant un groupe de trappeurs à travers ce territoire indompté, Cookie doit préparer les repas pour les gaillards et tenter d'éviter leur colère lorsque les ingrédients trouvés sur le chemin ne leur conviennent pas. Après qu'une bagarre éclate entre eux, le cuisinier préfère se retirer vers la rivière à la recherche de poisson. La caméra de Reichardt demeure avec lui et se concentre sur sa démarche timide, délaissant la baston en cours à l'arrière-plan et au montage sonore. Quelques minutes plus tôt, Cookie nous était introduit par sa délicatesse lorsque la cinéaste filmait ses mains, en inserts accompagnés de la douce trame sonore de William Tyler, en train de ramasser gentiment des champignons qui, nous l'apprenons par la suite, seront la cause du désappointement de la troupe. Cette succession de plans, minimaliste au niveau de la forme et de l'agencement mais profonde dans son propos, nous fait part d'où Reichardt accorde ses priorités; sa sensibilité cinématographique s'est toujours penchée sur les marges, sur ces êtres humains et

leurs vies qui existent en périphérie des grands récits et des mythes fondateurs, des personnages qui, trop souvent, sont relégués au rang de simples témoins de l'Histoire avec un grand «H» au lieu d'en être les participants actifs.

Dans son premier long métrage, *River of Grass*, Reichardt utilise sa Floride natale comme point de départ (et d'arrivée) d'un *road movie* qui ne mène nulle part, dépouillant le récit classique d'amants en cavale de tout son romantisme, sa mise en scène de toute agitation spectaculaire, à un point où l'humour du film finit par provenir de tout ce que la cinéaste s'entête à *ne pas* filmer. Quoique considéré relativement mineur aux yeux des critiques, *River of Grass* reste une magnifique porte d'entrée dans l'univers unique de la plus grande poétesse du cinéma étatsunien contemporain, le point A de cette œuvre qui entame dès 1994 une habile relecture des fondements du rêve américain. Davantage connue pour son exploration des vastes contrées du nord-ouest du pays, elle se déplace en Oregon pour cinq de ses six prochains films, dont *First Cow*, adapté du roman *The Half-Life* de son partenaire de scénarisation Jon Raymond. Un récit d'amitié et de poursuite

du bonheur tout en simplicité en temps de colonisation de l'Ouest, il s'agit probablement de l'offre la plus accessible de Reichardt à ce jour.

Lors de son périple en forêt, Cookie finit par rencontrer King-Lu, un immigrant chinois en cavale après avoir tué un homme. Au lieu de s'en méfier, le cuisinier le nourrit et l'aide à s'échapper, un geste dont la bonté lui sera rendue plus tard lorsque Lu l'accueillera dans son foyer et lui proposera un plan d'affaire impliquant la commodité la plus précieuse de tout l'Oregon: la seule et unique vache laitière présente sur le territoire. Là où *Meeek's Cutoff* nous plongeait dans son purgatoire, aux côtés de colons perdus dans l'infini du désert, *First Cow* dépeint le Far West comme un nouvel univers des possibles, une terre vierge où tout demeure encore à défricher et à construire, accessible à tous. «History hasn't gotten here yet», lance King-Lu, friand des possibilités que cette partie du pays semble lui réserver.

C'est par la conquête des estomacs que se manifesteront les aspirations de nos protagonistes qui, grâce à un «ingrédient secret» (le lait de l'éponyme première vache, traite en douce), confectionneront de délicieux

beignets frits hautement convoités. Ces exploits culinaires les amèneront à faire la connaissance de Factor, l'homme le plus riche des environs et propriétaire de l'animal. Si les ambitions de Cookie demeurent plus modestes, Lu, quant à lui, voit plus grand et persiste à vouloir accélérer la production de ces fameuses pâtisseries, à leurs risques et péril. Reichardt et Raymond semblent vouloir nous offrir leur version utopique de l'entreprise capitaliste, axée sur le mutualisme et l'échange des besoins élémentaires (ces beignets qui «goûtent comme ceux de ma mère», s'étonne un acheteur). Hélas, qui dit capitalisme dit propriété privée et inégalité des ressources, et tout va bien tant et aussi longtemps que Factor ne s'aperçoit pas de ce qui se cache réellement dans cette fameuse recette.

À bien des égards, presque tous les films de Reichardt pourraient être considérés comme des westerns réinventés, à part peut-être *River of Grass* et *Night Moves* qui se réapproprient plutôt les codes du film noir. Quel rôle occupe Michelle Williams dans *Wendy and Lucy* si ce n'est celui du «loner» renégate, débarquée dans un patelin reclus avec son fidèle cheval (dans ce cas-ci, Reichardt révisé le mythe en lui donnant

un chien qui, une fois perdu, déclenchera une réaction en chaîne déchirante pour sa propriétaire). *Certain Women* joint les destins de quatre femmes ordinaires aux immenses vallées du Montana natif de l'écrivaine Maile Meloy, chaque segment mettant en lumière l'impuissance et les déceptions silencieuses liées à des carcans sociaux qui semblent figés dans le temps. Reichardt concrétise avec *First Cow* une démarche thématique cohérente et limpide, bâtie sur son œuvre entier; en un sens, c'est justement parce que Cookie et Lu échoueront avec leurs beignets que Wendy, près de 200 ans plus tard, se fera traîner au poste de police pour avoir volé une boîte de nourriture pour chien dans un supermarché. Tout comme elle choisit consciemment d'écarter la violence au profit de la douceur dans le découpage de ses premières scènes, la cinéaste cherche à imaginer des mondes sereins qui, fort malheureusement, se font toujours rattraper par leur réalité marchande. Si on avait accordé davantage d'importance aux beignets pour ce qu'ils représentent et non pour ce qu'ils valent, peut-être aurait-on pu éventuellement faire la même chose pour la boîte de conserve à l'épicerie. Du moins, ce sont les

questions toutes simples (mais pertinentes) qu'on se pose en replongeant dans cette filmographie singulière.

Et malgré tout, un cinéophile qui cherche à se familiariser avec Reichardt pourrait tout aussi bien y aller à rebours et commencer avec *First Cow*, ne serait-ce que pour s'empresser de plonger dans le plus beau film de l'année jusqu'à maintenant. Christopher Blauvelt s'impose ici en tant qu'artisan incontestable de la photographie numérique; seulement un rabat-joie pourrait se plaindre que le film souffre d'un manque de naturel ou de chaleur de pellicule. À son habitude, la cinéaste dérobie le médium de ses recours dramatiques les plus préfabriqués et de son entêtement à trop souvent vouloir représenter «directement» (on pourrait imaginer Bresson lui aussi garder sa caméra sur le visage d'une vache alors qu'on entend un grave accident survenir à côté). Si les moyens cinématographiques employés relèvent certes d'un naturalisme des plus stoïques, la charge émotionnelle qui bouillonne sous la surface – et qui rend cette amitié entre Cookie et King-Lu si palpable – ne pourrait être livrée que par une artiste généreuse, totalement dépourvue d'ironie ou de condescendance. ▲

